

OLYMPE HIRSCH

NOS MOTS
DOUX-AMERS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue
sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa
*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531942

Dépôt légal : août 2026

*À toi, mon enfant qui n'a jamais connu la douceur du
bonheur. Qui se cachait des monstres hostiles dans ta tête,
qui les entend chuchoter non loin de ton oreille.*

*Encore aujourd'hui, ils te poursuivent, ils ont grandi,
comme toi. Ils sont nombreux et portent les mélodies de ta
mélancolie.*

*Parfois j'aimerais ne broyer que le noir et non les
couleurs, celles qui peignent ma vie et donnent un sens à
mon imagination, à mes pleurs. J'aimerais qu'ils arrêtent
de me parler, de m'inciter.
J'écris pour exister.*

« C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur »

Alfred de Musset, *Les Nuits*

Prologue

Chagrin

«L'automne embrasse de ses bras les villes, les arbres pleurent et tu souris. Tu as toujours aimé l'odeur du Riverdale Park, ses feuilles crissant sous tes pas. Elles te font penser que tu es grand, car tu aimes rêver. Tu connais les chemins jusque dans tes songes d'enfant, et elle te guide jusqu'à eux pour t'en faire engendrer plus. Rien ne peut t'arriver quand tu es avec Maman. Tu oublies tes inquiétudes aussi vite qu'elles sont venues !

Tu ne sais pas ce qui va lui arriver, et elle non plus. Vous vous souriez dans une innocence qui va au-delà du futur. À ton âge tu penses encore que l'éternité existe.

Tu as vu défiler une histoire qui ne t'appartient pas.

Tous les adultes discutent autour d'elle, elle t'aime et tu l'aimes, ça devrait suffire pour vous laisser en paix tous les deux, n'est-ce pas ? Non, car la vie est cruelle, mais tu n'as que cinq ans et tu ne connais pas encore les maux que cela peut t'apporter. Papa te regarde, tu n'essayes pas de l'amadouer car tu n'as jamais été un enfant très émotif. Pourtant tu ressens des picotements dans ton estomac. Maintenant ils te regardent tous, ils disent que tu n'as que cinq ans, mais ils mentent sans le savoir. Ces dernières semaines t'ont fait grandir et s'ils savaient de quoi tu étais capable ils arrêteraient de te traiter comme si petit.

Puis, Maman te regarde. Tu trembles et elle te fait signe de t'approcher, mais toi tu veux être fort et ne pas succomber. Alors tu la regardes, elle sait ce qui te rend triste et ne peut rien y faire, donc elle se contente de respecter ton choix. Tu es énervé car elle t'a promis de rester avec toi pour l'éternité. Tu ne connais pas encore assez bien la vie, ses malices sont en train de te prendre Maman. Les adultes ne font aucune allusion, ils ne parlent tous que de frais médicaux, du temps, et toi, assis sur ta chaise, tu te contentes de serrer les poings. Tu n'as jamais été aussi impuissant, car dans ton rôle d'enfant tu as toujours pensé que tout t'était possible. Les rêves ne sont

qu'une passerelle qui engrange des souvenirs. Et tes bonheurs éphémères durent jusqu'au jour où tu as entendu les frémissements de sa voix pour la dernière fois.

Tu n'en crois pas tes oreilles, tu aimerais te réveiller mais comment pourrais-tu le faire si tu ne dors pas? Les mots sonnent faux, comme dans un livre. Quand Papa énonce ses mots, tu regardes Maman. Il te tient la main, mais toi tu refuses de la lui tenir en retour. Dans ton dernier regard tu ne pleures pas, tu ne jubiles pas, car tu ne comprends pas. Comment le Bon Dieu pouvait t'enlever ce à quoi tu tiens le plus au monde? Dans les livres, ils disent que c'est pour rendre plus fort. Pourtant tu refuses de croire que les mythes mettent en garde. Alors tu pries pour elle, et quand une dame entre pour vous demander de sortir, tu te crispes. Tu as bien compris que si tu ne réagissais pas cette inconnue allait t'enlever Maman, mais tu n'as pas le temps de réfléchir. Tu ne sais plus comment faire.

Le monde t'avait donné un ami que tu as chéri et serré contre toi. L'ami n'est devenu qu'une ombre et tes bras ont touché ta poitrine, tu es resté comme ça si longtemps que tu n'as pas vu le monde bouger autour de toi.

Tu vis un chagrin vieux comme le monde, celui des adieux. Brooklyn, tu étais un enfant.»

1/Souvenirs vagues d'une chambre rangée

Sun

Nous sommes entre chien et loup lorsque je démarre ma voiture. Il fait froid, et je peine à avancer. Cela fait des semaines que mon père a organisé un repas. Debra, ma petite sœur, doit se joindre à nous. Rien ne pourra me faire comprendre l'anxiété qui se tend dans mon corps, mais elle est présente, lancinante, et ne me quitte pas. Plus je m'approche, plus je sens les émotions monter. Ce n'est pas ma famille qui m'angoisse, mais peut-être la honte. Je n'ai jamais dit à mon père que je comptais revoir Brooklyn. Cela fait des mois, et des années que je pense à quand nous pourrions nous retrouver, lui et moi. Cela fait huit ans maintenant, et jamais nous ne nous sommes quittés après autant de temps.

Je rends visite à mon père toutes les deux semaines environ, mais là, cela fait un moment que nous ne nous sommes pas revus. J'ignore pourquoi. Peut-être que c'est grâce à cette même honte qui me guette depuis plusieurs semaines. Je peine à m'accrocher. Ils m'attendent pour le dîner, et j'ai la sensation que c'est moi qu'ils s'apprêtent à manger.

J'aimerais lui dire que je vais rendre visite à Brooklyn, que c'est important pour moi. Il n'a jamais su que je tente désespérément de maintenir un lien avec un fantôme. Il s'en doute, mais nous n'en parlons plus, et puis, cela m'effraie : il ne serait pas fier de moi. Debra en sait vaguement, je me suis montré évasif à ce sujet. Je ne suis pas très fier de moi. Si elle ne sait pas, enfin pas totalement, c'est pour le mieux. Elle essaierait de comprendre, je le sais, mais je ne veux pas pour cela. Ça me ferait trop de mal qu'ils le sachent, sachent que je fais un choix. Je fais le mauvais choix.

Mon père, c'est mon exemple. Il a toujours été l'un de ceux qui me faisaient me sentir aimé, compris, écouté. Nous n'avons pas une histoire de vie simple, car rien ne remue plus que l'incertitude. Il sait qu'il a adopté deux enfants suite à la mort tragique de leurs parents, et que nous relever avec le drame aurait été comme enflammer l'océan. Mélodrame, vie

dramatique, que demander de plus ? Mais il a réussi, et je ne me suis jamais senti autant comblé que le jour où je l'ai appelé pour la première fois « Papa ».

C'est un homme empathique et philanthrope. Il aime plus les autres que lui-même, et c'est cette humilité qui le rend si spécial. Il travaillait durement, et beaucoup pour nous assurer à ma sœur et moi-même une sûreté de vie, la stabilité qui nous avait été arrachée. Je ne suis pas son fils, mais qui le sera à ma place ? Il est mon père, et ce n'est pas le lien de sang qui déterminera notre futur ; nous sommes liés. Nous ne sommes pas ses enfants, mais qui d'autre pourrait prétendre à cette place ? Personne, à part Debra et moi.

Elle avait trois ans, et je peinais à dépasser les six que nos parents biologiques ont disparu. La mort, c'est moche. Terrifiant, même. Il n'y a pas d'âge pour le comprendre, l'assimiler. Il n'y a pas un jour où je l'accepte, je vis simplement avec. Mes souvenirs d'eux se sont dissipés, et même si je garde au fond de moi les traces de leur passé, Debra les a effacées. Elle était trop jeune. Elle n'a que comme souvenirs d'eux de vieilles photos. J'ai honte de me dire que j'ai oublié le son de leurs voix, et la familiarité de leurs visages. C'est le genre d'histoire qui n'arrive qu'aux autres.

Ma sœur a vu en Christopher – notre unique parent – tout ce qu'elle n'a pas eu la chance d'avoir. Honnêtement, je ne peux lui en vouloir de ne pas s'accrocher à ce qu'elle ne connaît pas, elle était trop jeune. Nous sommes liés par la mélancolie d'un passé défunt, d'un âge où nous ne pouvions savoir.

Ma voiture garée, j'arrive face à la maison blanche de banlieue du Queens. Je sonne dans le calme de la rue, et mon père – Papa – m'ouvre la porte. Debra est déjà nichée dans son fauteuil préféré, je vois l'espace chaleureux et lumineux m'éclairer et je souris à la vue de mon père avant de le prendre dans mes bras. Je ne sais quoi lui dire, cela fait des semaines que nous ne nous sommes pas revus. Il sait que je suis fier de lui. On est une famille comme ça, nous sommes peu, mais soudés. Les contacts physiques n'ont jamais été gênants, ou maladroits. Ils ont toujours été là. Toujours naturels et d'un ton réconfortant. Rien ne me plaît plus que de le voir heureux de nous avoir. Il me fait entrer et je dépose mon sac et mes

chaussures à l'entrée. Ma sœur – toujours assise – me salue d'un sourire, un verre à la main.

— Je vois que vous ne m'avez pas attendu, lui dis-je calmement, le sourire au coin des lèvres.

— On n'a surtout pas besoin de toi pour commencer, me répond-elle avant de se lever pour me saluer.

Mon père regarde tout autour de lui, je lui demande s'il a besoin d'aide mais il dit que le repas est presque prêt, que nous n'avons rien à faire de plus. Il n'a jamais demandé de l'aide pour quoi que ce soit, mais il nous a toujours laissés l'accompagner partout, ne nous empêchant jamais de cuisiner, de le regarder. Il voulait notre bien, il le veut toujours.

Aujourd'hui, il a vieilli, mais il reste le même homme énergique qui fait mine de ne pas avoir besoin d'aide. Parfois, ça m'agace, je l'avoue.

J'enlève ma veste pendant que ma sœur me tend un verre.

— C'est le prosecco que j'ai ramené, on s'est juste servi un verre, ne t'inquiète pas.

Je ne m'inquiète pas, simplement, je n'aime pas rester debout à ne rien faire, l'impression d'être en retard sachant que le plat est presque prêt.

La familiarité de cet espace me rappelle vite que l'obscurité de l'extérieur ne déteint pas sur de bons moments passés avec nos proches. J'accompagne mon père à la cuisine tout en lui demandant ce que je peux faire pour l'aider, malgré qu'il me dise qu'il préfère s'en occuper seul. Je prends alors des assiettes et des couverts, et je vois Debra accompagner ma tâche.

— Il y a encore dix minutes avant que ce soit cuit, dit mon père en remuant la sauce du poulet en train de cuire au four.

Je jette un œil à l'intérieur avant qu'il me dise de déguerpir. Je lui ris au nez et rejoins alors Debra, amusée et surtout chassée de la cuisine elle aussi. Je prends place à ses côtés.

— Alors ? me dit-elle, en vérifiant que notre père était toujours dans la cuisine. Elle arborait ce sourire criant « Je veux que tu me dises tout, mais que Papa ne sache pas ». Je n'aime pas ce sourire, car je sais sûrement là où elle veut en venir.

— De quoi ?

— Tu n'as rien à me dire ?

Elle regardait toujours en direction de la cuisine, puis vers moi.

Elle haussa les sourcils.

— Il n'y a rien à me dire ? Tu n'es pas allé rendre visite à...

Je sais de qui elle veut parler, mais je ne veux pas parler de lui. Je lui avais vaguement expliqué que cela faisait plus de deux mois que j'enchaînais les appels et les rendez-vous dans le milieu carcéral pour rendre visite à Brooklyn Walter Blue. Mais elle sait que quoi qu'il se passe, je préfère lui cacher. Deux mois. Deux mois qui m'ont stressé comme si ma vie en dépendait. Ce n'est pas une simple question de retrouvailles, Brooklyn a bouleversé ma vie et l'a renversée.

Si elle veut penser que je l'ai vu, qu'elle pense ainsi tant qu'elle n'en parle pas à notre père. Ce n'est pas qu'il ne comprendrait pas, c'est juste que je sais qu'il ne veut plus voir son fils aussi désorienté une fois de plus. Pas encore, je ne peux pas lui faire ça. Alors Debra continue de me poser quelques questions auxquelles je n'ai pas forcément de réponses.

Je soupire, elle ne changera pas. Comme si c'était un jeu à observer pour elle. Je ne supporte pas l'idée que ce soit une sorte de divertissement. Ça ne l'est pas, et si c'était une série, personne ne voudrait en faire partie. Alors je me contente de soupirer.

— Non, je ne l'ai pas revu.

Je ne mens pas, mais c'est la seule façon de fuir le discours qu'elle comptait me tenir. Il ne m'intéresse pas, et je n'apprécie pas la fascination qu'elle porte à Brooklyn. Il est en prison, fin de l'histoire. Elle n'aura pas de dénouement heureux. Ils étaient amis, et si elle veut tant des nouvelles, qu'elle tente de le voir : ils refuseront. Ma situation est différente car j'ai témoigné à son procès. J'ai dit la vérité, et j'ai été écouté. L'horreur n'est pas passée malgré tout ce que je tente de faire pour l'accepter. Ça ne passe pas, ça ne passera jamais.

— Je pensais, me dit-elle simplement. Elle avait compris que je ne voulais pas en parler, et nous étions trois : elle, moi et le silence, restant présent un temps infime. Je n'aime pas l'idée de rester ainsi. Je décide alors, emporté par un vaste courant, de retourner voir ma chambre. Mon père rejoint la